

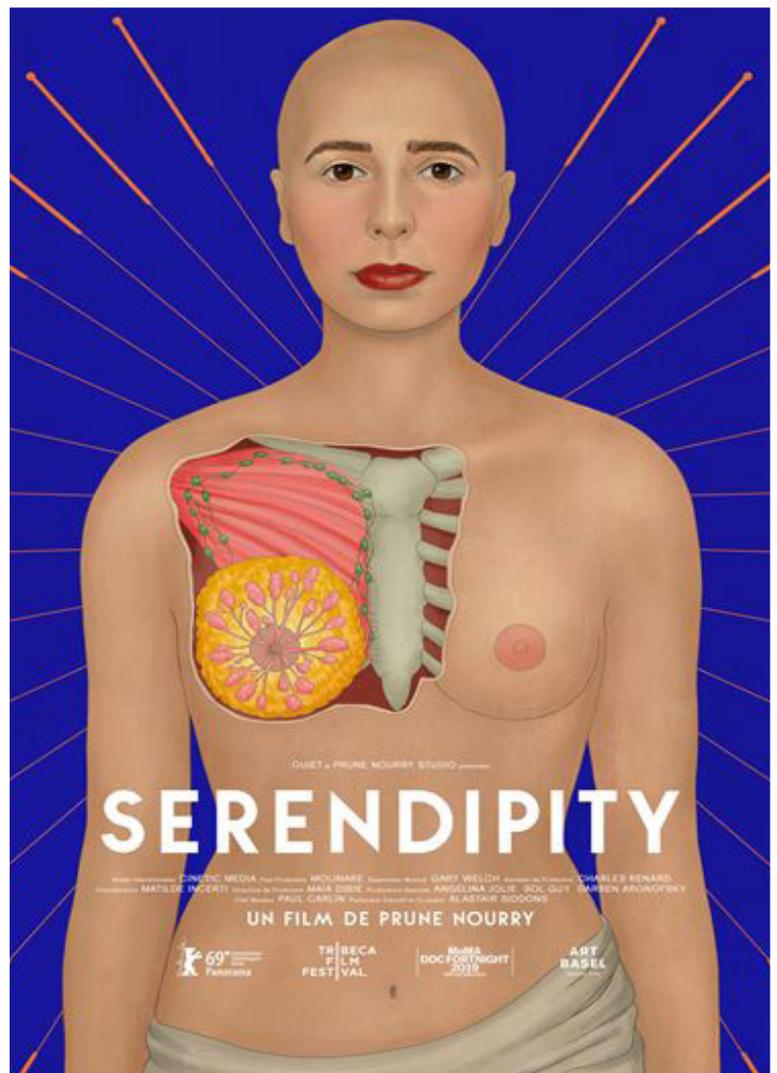
Les rencontres du film d'art

Edition **2020**

SERENDIPITY

de Prune Nourry

2019



11/10/2019

[Entretien] Prune Nourry: « J'ai accepté de retourner la caméra sur moi, parce que cela m'a semblé nécessaire pour être sincère »



Dans son premier documentaire, *Serendipity*, qui sort en exclusivité chez mk2, l'artiste plasticienne Prune Nourry filme son combat contre le cancer du sein en entremêlant archives de ses projets d'inspiration anthropologique et séquences intimes de sa chimiothérapie. Elle livre une chronique à l'équilibre délicat, toujours pudique.

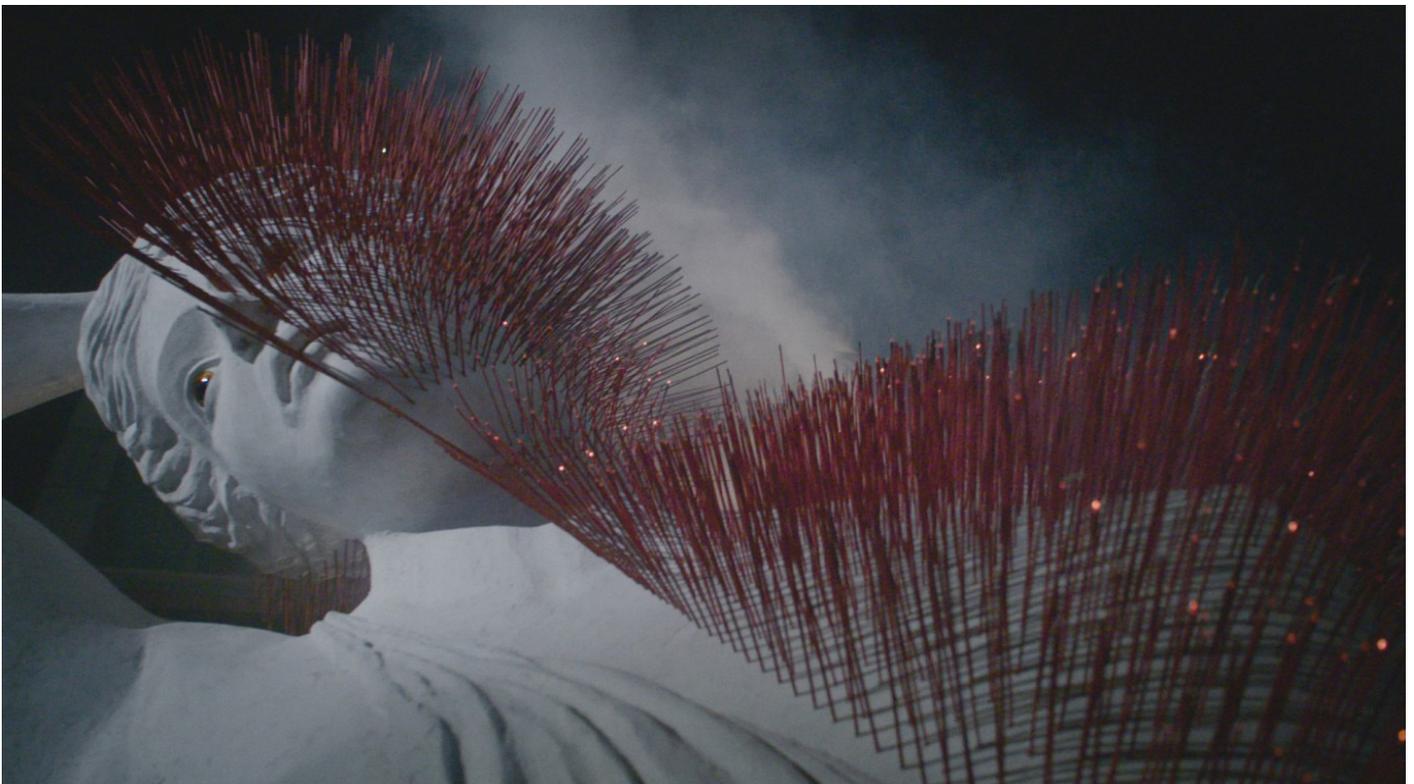
Pourquoi avoir intitulé votre documentaire *Serendipity*, un terme qui désigne le fait de trouver quelque chose que l'on ne cherchait pas initialement?

J'aimais l'idée que ce concept, à mi-chemin entre l'art et la science, traverse le film, lui aussi situé entre le parcours médical et mes précédents projets artistiques. Cette définition renvoie également au hasard et à l'intuition, qui caractérisent à la fois la recherche d'un artiste et celle d'un scientifique. Le film s'est construit petit à petit, de façon imprévue, en découvrant des liens étranges entre mes différents projets passés et les traitements que j'étais en train de subir dans l'instant présent, puis en les reconnectant entre eux pour former un fil rouge. D'où l'importance du montage, qui a permis de faire naturellement ces échos entre passé et présent.*[...]*

[...]Par exemple, à l'époque où j'ai filmé une femme en train de faire congeler ses ovocytes parce qu'elle avait un cancer du sein [dans le documentaire *In vitro*, qui date de 2010, ndlr], je ne savais pas que j'aurai plus tard de la chimio, et que je devrais congeler mes œufs moi aussi.

Comment avez-vous concilié votre nouvelle identité de patiente à celle de vidéaste?

Jusqu'ici, je travaillais plutôt en me cachant derrière la caméra, mes projets avaient une dimension objective, presque anthropologique. Si j'ai accepté de retourner la caméra sur moi avec *Serendipity*, c'est parce que cela m'a semblé nécessaire pour être sincère. Mais je ne vois pas ce film comme un autoportrait: je voulais lui donner une dimension plus universelle, qui puisse aider des femmes qui traversent la même chose que moi. Il y a aussi eu un moment de bascule pendant le film, quand j'ai accepté l'idée qu'en tant qu'artiste on ne peut être que subjectif. Me dire «action» à moi-même en prenant la caméra en main m'a permis d'être dans une forme de proaction, d'éviter la dépendance. Non pas en contrôlant la maladie, mais en me l'appropriant. L'une des idées importantes du film, c'est aussi que la médecine a tendance à nous penser comme des morceaux de corps, alors qu'en réalité nous sommes aussi un corps lié à une âme, à une histoire. Cet ensemble, proche de la médecine holistique, orientale, me parle plus.



Agnès Varda apparaît lors d'une séquence très tendre dans laquelle elle vous aide à couper votre longue natte. Est-ce que son travail, ou celui d'autres artistes plasticiens et réalisateurs, vous a inspirée pour le film?

J'avais cette natte depuis des années, et c'était devenu un symbole de la faire tous les jours. Devoir soudainement la couper était un vrai rite de passage, qu'Agnès m'a aidée à traverser. Mais nous n'avions pas prévu de filmer ce moment amical partagé ensemble ni de le mettre dans le film. Et à l'époque Agnès ne savait pas qu'elle-même avait la même chose. Parmi les gens qui ont joué un rôle, même sans le savoir, dans la naissance de *Serendipity*, il y a aussi Laurie Anderson, une artiste plasticienne américaine qui m'a inspirée avec son film *Heart of a Dog* [sorti en France en mars, ndlr], qui parle de la mort de son mari, Lou Reed, à travers la maladie de son chien. Et puis, à New York [où Prune Nourry vit depuis huit ans, ndlr], mon ami Darren Aronofsky m'a dit: «Tu as cette chance d'être artiste et de pouvoir transformer ce que tu vis en quelque chose de créatif; prends la caméra et filme ce que tu traverses.» J'ai suivi son conseil, et il est devenu producteur du film.

Serendipity est aussi l'histoire d'un combat: voulez-vous transmettre un message de lutte à travers ce film?

Le film porte en tout cas l'idée d'un combat contre la maladie, mené sans agressivité, avec une part de lâcher-prise, difficile mais nécessaire. C'est aussi pour ça que je mentionne les «warriors» à la fin du film [dédié «à toutes les femmes guerrières», ndlr], qui renvoient à la symbolique des Amazones, cette tribu mythique de femmes, dont on ne sait pas si elle a existé, qui se coupaient le sein pour mieux manier leur arc.

Qu'est-ce que cette première expérience de cinéma vous a apporté par rapport à votre travail de plasticienne?

J'ai compris que, ce qui m'intéresse, c'est la façon dont on peut fixer l'éphémère d'un projet à travers l'image, grâce à la vidéo. Mon prochain projet au long cours, c'est Terracotta Daughters [une armée de cent huit petites filles à échelle humaine en terre cuite, que l'artiste a enfouie en Chine en 2015 et qui sera exhumée en 2030, ndlr]. J'ai déjà beaucoup d'images, mais j'ai vraiment envie d'immortaliser ce défi : comment archiver et protéger les images sur une période aussi longue, pour témoigner des différentes transformations d'un pays comme la Chine sur vingt ans?

*Léa André-Sarreau
Source: Trois Couleurs*

25/10/2019

Serendipity : créer, c'est guérir un peu

CRITIQUE - Dans son documentaire, la sculptrice Prune Nourry retrace sa lutte contre son cancer. Et montre avec poésie comment son activité artistique l'a aidée à survivre



Le réalisateur Darren Aronofsky et l'actrice Angelina Jolie ont produit le beau film de Prune Nourry. Par ce récit, elle veut aider les femmes atteintes du cancer du sein

Au moment où elle reçoit ce coup de téléphone, en 2015, Prune Nourry préparait un film sur l'une de ses créations en Chine. Elle apprend qu'elle est atteinte d'un cancer. Elle tourne alors la caméra vers elle-même. La sculptrice, aujourd'hui âgée de 34 ans, décide d'enregistrer, pas à pas, le chemin tortueux vers la guérison. Le résultat final, intitulé *Serendipity*, est aussi poignant que poétique. Il a été produit par le réalisateur Darren Aronofsky et l'actrice Angelina Jolie.

Il n'y a presque pas de pleurs à l'écran. Il y aurait pourtant de quoi. Comme lorsqu'elle suit sa chimiothérapie, se couvrant la tête et les mains de protections pour éviter la perte des cheveux et des ongles. La froide atmosphère est bientôt remplacée par des images de l'Inde, de ce Gange lointain et lumineux où l'artiste avait créé une grande statue mi femme-mi vache en 2011. Tout au long de *Serendipity*, la maladie et l'art s'entremêlent.

Prune Nourry est anxieuse quand elle doit se rendre chez le chirurgien, en vue de la reconstruction mammaire. «C'est moi la sculpture, désormais», constate-t-elle, le corps couvert de dessins du médecin pour préparer l'opération. Elle a le sentiment d'être devenue une matière, d'avoir «perdu [s]on corps en chemin». Il faut se le réapproprier.

Au moment où elle reçoit ce coup de téléphone, en 2015, Prune Nourry préparait un film sur l'une de ses créations en Chine. Elle apprend qu'elle est atteinte d'un cancer. Elle tourne alors la caméra vers elle-même. La sculptrice, aujourd'hui âgée de 34 ans, décide d'enregistrer, pas à pas, le chemin tortueux vers la guérison. Le résultat final, intitulé *Serendipity*, est aussi poignant que poétique. Il a été produit par le réalisateur Darren Aronofsky et l'actrice Angelina Jolie.

Il n'y a presque pas de pleurs à l'écran. Il y aurait pourtant de quoi. Comme lorsqu'elle suit sa chimiothérapie, se couvrant la tête et les mains de protections pour éviter la perte des cheveux et des ongles. La froide atmosphère est bientôt remplacée par des images de l'Inde, de ce Gange lointain et lumineux où l'artiste avait créé une grande statue mi femme-mi vache en 2011. Tout au long de *Serendipity*, la maladie et l'art s'entremêlent.

Prune Nourry est anxieuse quand elle doit se rendre chez le chirurgien, en vue de la reconstruction mammaire. «C'est moi la sculpture, désormais», constate-t-elle, le corps couvert de dessins du médecin pour préparer l'opération. Elle a le sentiment d'être devenue une matière, d'avoir «perdu [s]on corps en chemin». Il faut se le réapproprier.

Cela passe par le fait d'«accepter la maladie comme une autre perspective», comprend un jour la plasticienne. Utiliser le cancer pour créer. Ainsi mettra-t-elle sur pied Amazone, spectaculaire guerrière au sein unique, qui évoque les femmes de Picasso peintes dans les années 1920. Les dernières images de *Serendipity* montrent l'immense sculpture sur un bateau dans la baie de New York, faisant écho à la statue de la Liberté.

Prune Nourry reprend possession d'elle-même en sculptant. Et en tenant la caméra. «Ce film m'a sauvée», expliquait-elle lundi dernier, émue, lors de l'avant-première française. «Je l'ai vu comme une opportunité de penser à autre chose dans les couloirs des hôpitaux, d'être dans l'action et plus simplement une malade passive.» *Serendipity* fut un moyen de guérison.

La douceur d'Agnès Varda

«*Mais quelle idée de dire ça?*», s'agace presque Agnès Varda. Prune Nourry vient de lui demander si l'on est moins féminine avec les cheveux courts et un seul sein. Dans cette scène, la grande cinéaste aide sa cadette à continuer à se sentir femme. C'est elle qui lui parle pour la première fois des Amazones, ces féroces héroïnes de la mythologie grecque qui se coupait le sein pour mieux tirer à l'arc.

Ensemble, elles coupent la tresse de Prune. Un geste symbolique qu'Agnès Varda avait fait à 18 ans en quittant la maison. Quelques mois après le tournage, Agnès Varda apprendra qu'elle aussi est atteinte d'un cancer du sein. «Elle avait un cancer de jeune fille, moi, un cancer de vieille dame», confiera la plasticienne. Le premier est bien plus redoutable que le second.

La caméra survole les petites filles éternelles de Chine, construites lors du projet *Terracotta Daughters* en 2013. Imitant les soldats de terre cuite de l'empereur Qin chargés de le défendre dans l'au-delà, Prune Nourry a érigé des statues de jeunes adolescentes dans un pays où elles sont dévalorisées. Elles seront excavées en 2030, «quand le nombre de femmes sera au plus bas dans le pays». Mais n'est-ce pas aussi son armée à elle, qui l'aurait protégée si elle avait dû mourir?

«*Tout est connecté*»

«*Ma maladie avait tellement de liens avec mes projets...*», s'étonne la Prune Nourry dans *Serendipity*. Quand elle décide de geler ses ovocytes pour être certaine d'enfanter après un cancer, elle retrouve la fertilité qu'elle avait interrogée par le passé. Idem pour la féminité. «*Tout est connecté*», finit-elle par lâcher, dans un taxi, sortant d'un énième rendez-vous à l'hôpital. D'où le titre du documentaire. La sérendipité qualifie un des coïncidences qui se transforment en une découverte, comme si le hasard véritable n'existait pas.

Après ces épreuves, Prune Nourry s'est recentrée sur «l'essentiel». Sans surprise, cela veut dire «la santé et l'amour et l'art». Mais sans doute faut-il traverser un tel calvaire pour s'en rendre compte. Dans *Serendipity*, la sculptrice se met au centre, mais parle moins d'elle-même que de toutes les femmes en prise avec le cancer. Son exemple édifie: «Ce film m'a fait changer d'avis», témoigne une dame dans la salle, après la projection en avant-première. On devine qu'elle est atteinte du même mal. «Vous avez raison: il faut sans doute faire quelque chose de sa maladie.» Créer, c'est guérir un peu.

*Par Benjamin Puech
Source: Le Figaro*

28/09/2019

Prune Nourry : « Il y a une forme de soin et de guérisson par l'art »

En compagnie de l'artiste Prune Nourry pour ses expositions "Daughters" à la Galerie d'art du Château Malromé à Saint-André-du-Bois et "Catharsis" à la galerie Templon à Paris, ainsi que pour son film "Serendipity", en salle le 23 octobre.



«Catharsis» de Prune Nourry • Crédits : (c) Bertrand Huet Tutti

Première invitée, une jeune artiste sculptrice dont le travail sur le corps, la fertilité, le féminin est l'un des plus époustouflants qu'il nous ait été donné de voir ces dernières années.

En 2017 elle investissait le musée Guimet à Paris. En 2018 son œuvre était présentée à la fondation Luma à Arles. Elle est à l'honneur en cette fin d'été avec deux expositions en France et un film. Au château Malromé, à Saint-André du Bois en Gironde, on peut voir jusqu'au 29 septembre ses « Daughters » comme elle les nomme, ces filles de terre cuite qui lui ont été inspirées en Inde et en Chine par le déséquilibre démographique... A la galerie Templon, à Paris, l'exposition « Catharsis » rassemble jusqu'au 19 octobre un ensemble de nouvelles sculptures en dialogue avec son premier long-métrage documentaire, Serendipity, qui lui sera en salles le 23 octobre ...

« Pour le projet Holy Daughter en Inde, puis en Chine, je cherchais une manière de pouvoir, avec mon point de vue, faire une collaboration avec les gens sur place - artisans et scientifiques - et trouver une manière qui parle là-bas avant tout. C'est pour ça qu'en Inde je suis partie sur le symbole très fort de la vache sacrée, qui est respectée parce que divinité symbole de fertilité. Les petites filles sont elles aussi vecteur de fertilité mais personne n'en veut. J'ai donc hybridé les deux, vache et petite fille, et la Holy Daughter a pris vie. Puis on a fait une procession, en suivant tous les codes, jusqu'au Gange, où on l'y a plongée : elle était faite de terre du Gange et elle a redisparu dans ce même Gange.»

« Serendipity est un mot qui pour moi appartient à la fois au domaine de l'art et de la science. Quand on est artiste, il y a cette part de hasard et d'intuition dont on a besoin aussi quand on est chercheur. Donc j'é mets ce lien entre l'art et la science qu'on retrouve aussi dans mon travail.»

« Le fait de dire «action» permet d'être dans la pro-action, avoir la caméra en main, être créatif dans la maladie m'a énormément aidé. Mais pendant la reconstruction j'ai eu l'impression de passer de la sculpteure à la sculpture et à un moment donné il a fallu que je reprenne la main, que je redevienne la sculpteure : c'est pour ça que j'ai fait cette sculpture qui s'appelle «l'Amazone», à New-York, comme un rite de passage pour redevenir sculpteure.»

« Je suis convaincue que l'art peut guérir. Je pense que chaque artiste porte ça en soi. Au départ on fait de l'art parce qu'on n'a pas le choix, c'est une question de survie. Et après autour de soi, au moment où on offre l'oeuvre au regardeur, où on l'abandonne pour qu'elle puisse avoir sa vie propre, on espère que justement à travers ce regard elle pourra aider des personnes. Il y a une forme de soin et de guérison par l'art.»

*Caroline Broué et Virginie Le Duault
Source : France Culture*